

Dominique CARNOY-TORĀBI

Du Pont Neuf au Ci-o ce-pol: Tavernier, joaillier de sa majesté

Un des plus célèbres récit de voyages en Orient au XVII^e s. est incontestablement celui que rédigea le joaillier Jean Baptiste Tavernier, au terme de plus de 40 ans d'incessantes allées et venues entre la France et les Indes, via la Turquie et la Perse. De 1630 à 1670, ce protestant parisien (1603-1689), fils d'un marchand de cartes géographiques, sillonna l'Asie avec son chargement de marchandises précieuses, destinant les plus beaux de ses bijoux au shah de Perse et au Grand Mogol, mais ne négligeant pas de fournir à l'occasion tel vizir ou tel khan fortuné. Armurerie de précision, horlogerie, instruments d'astronomie, étoffes sorties des meilleures manufactures, pierres précieuses montées dans les ateliers parisiens, c'est tout cela qu'il convoie au départ de Paris, tandis que ses ballots se gonflent au retour de pierres brutes, de soie grège, de toiles peintes et de laine cashmere—sans compter, dans un sens comme dans l'autre, les diverses "curiosités" destinées à fournir les inévitables présents dont sont friands les puissants. Trafiquant pour son propre compte (ce n'est que sur

le tard qu'il emmènera son neveu), il s'enrichit rapidement à ce négoce, tant et si bien qu'il est annobli: le roi le fait écuyer, baron d'Eaubonne en 1659, et l'on ne peut s'empêcher de songer au Bourgeois Gentilhomme, dont Tavernier aurait pu fournir le modèle: un portrait de lui par Largillière nous le montre costumé en Turc, haut en couleurs, vaste de silhouette et satisfait de lui-même.

Sa vie consacrée au négoce devait s'achever, alors qu'il avait plus de 80 ans, sur les routes de la Moscovie: le démon des voyages l'avait repris et le jetait dans une entreprise où il s'agissait de rien moins que de monter jusqu'à Stockholm pour redescendre ensuite vers Smolensk, la Russie et la Perse; un de ses rêves de toujours, depuis l'époque où il s'enquerrait auprès d'Oléarius, l'ambassadeur du duc de Holstein en Perse, des chemins qui descendaient de la Volga à la Caspienne. Son dernier voyage n'alla pas plus loin que Moscou. . .

Auparavant, il avait publié ce qui devait être le best seller de ces années 1670, un succès de la littérature de voyage en Orient et, pour tout dire, une préfiguration du *Guide Bleu*:

Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier, Ecuyer Baron d'Eaubonne, en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans & par toutes les routes que l'on peut tenir: accompagnés d'observations particulières sur la qualité, la religion, le gouvernement, les coutumes & le commerce de chaque païs, avec les figures, le poids & la valeur des monnoyes qui y ont cours. Paris, G. Clouzier & C. Barbin, 1676.

L'ouvrage (divisé en deux parties, l'une traitant de la Turquie et de la Perse, l'autre des Indes et des Iles voisines) connut une multitude de rééditions, tant dans les années qui suivirent qu'au XVIIIe s. (nous n'en dénombrons pas moins d'une dizaine entre 1676 et 1692). On peut dire, sans risque d'erreur, que c'est Tavernier qui mit la Perse à la mode, à une époque où l'intérêt pour l'Orient ne cessait de grandir, tandis que la Turquie perdait de sa saveur, victime de la monotonie des redites. Ainsi, la *Relation du Serrail* que notre auteur donna au public en 1675 fut loin de connaître le succès des

Six Voyages. C'est que l'on savait déjà tout du sérail, le sujet n'avait plus rien de neuf et ne conservait qu'un certain parfum de scabreux. Tandis qu'en Perse demeurait l'attrait de la nouveauté, et aucun des voyages publiés jusqu'alors (une demi douzaine depuis le début du siècle, une douzaine si l'on compte aussi les traductions de Pietro Della Valle, Oléarius ou Herbert) n'avait épuisé le sujet, laissant ainsi le champ libre à Tavernier. Même Thévenot, dont la deuxième partie du *Voyage au Levant* paraît en 1674, ne peut rivaliser avec notre auteur.

A quoi Tavernier dut-il tant de succès? A la mode, certes, mais aussi au fait que notre bourgeois voyageur ne heurte en rien les opinions de ses lecteurs, les assurant au contraire que rien ne vaut d'être parisien; donnons-en pour exemple le jugement qu'il porte sur le Pont aux Trente Trois Arches [*Ci-o-Ce-Pol*] d'Ispahan, vaste pont de construction safavide encore admiré de nos jours:

... Un fort bel ouvrage, et pour mieux dire le seul bel ouvrage de la Perse; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ne soit aussi solidement bâti que le Pont Neuf à Paris (p.456)¹.

Ou encore, à propos des jardins royaux, toujours à Ispahan:

... il ne faut pas s'imaginer que ces jardins... soient enjolivés et entretenus comme ceux que nous avons en Europe. Car on n'y voit point de beaux parterres, ni d'allées de charmes, ni d'autres embellissements qui sont si ordinaires en France et en Italie (p.452).

Ce ton est celui qu'adopte l'ensemble du texte, et à aucun moment Tavernier ne se laisse déborder par l'enthousiasme. S'il reconnaît aux Persans des qualités, c'est que celles-ci sont semblables à celles des Français: la civilité, le raffinement, l'"honnêteté":

Les Persans en général étant les plus raffinés des peuples de

1. Toutes nos références à Tavernier sont celles de l'édition d'Amsterdam, Johannes van Someren, 1678, in 12°, 792p. Une édition plus accessible, mais abrégée, est celle qu'a présentée Stéphane Yerasimos chez Maspero/La Découverte, en 1981 (2 vols.).

l'Asie et ne le cédant point aux Européens en force et en souplesse d'esprit.

Plus expressément encore, ce passage qui constitue, à notre sens, la clé du texte de Tavernier:

Il faut avouer enfin que la cour de Perse est la plus polie et la plus civile de tout l'Orient, que les étrangers y sont mieux venus qu'ailleurs, qu'ils y sont chéris & protégés, & pour le dire en un mot, que la Perse est en Asie ce que la France est en Europe (p.663).

Fortement définis comme asiatiques, et donc *autres*, les Persans peuvent se prévaloir, non d'une impossible identité avec les Français, mais d'une ressemblance, dans le meilleur des cas. *Les Six Voyages*. . . n'est donc pas un texte déstabilisant, tout au contraire il assure le lecteur dans ses certitudes. Et lorsque notre hardi aventurier se montre gourmand et perpétuellement préoccupé de bonne chère, sceptique sur les possibilités de convertir les Arméniens ou les musulmans, ruisselant de fierté à l'idée d'être présenté au shah et dur en affaires quand il s'agit de se faire payer ses pierreries, il nous semble entendre le contemporain de Tavernier s'exclamer: «A la bonne heure!», le voir se carrer dans son fauteuil et lire sur son visage la curiosité que lui inspirent les mœurs de ces inconnus—ou presque—les Persans.

Trouve-t-il dans le texte de Tavernier de quoi rassasier sa curiosité? N'en doutons pas. Le secret du livre gît aussi dans la description détaillée, d'une précision quasi minutieuse, que le voyageur donne des pays qu'il traverse. En refermant le livre, c'est en toute sûreté que l'on peut s'embarquer pour Constantinople, puis Ispahan, on ne risque pas de se perdre: tout a été prévu, jusques et y compris les éventuels menus!

Il faut retourner à l'étang qu'on trouve au pied d'une montagne à six lieues de Tauris [Tabriz], où ceux qui veulent suivre la route ordinaire d'Ispahan par Zangan [Zenjân] & Sultanie [Soltânyieh], laissent à gauche le chemin d'Ardeüil [Ardabil] & de Casbin [Qazvin]. Cet étang est d'ordinaire couvert de gros canards rouges et qui sont fort bons.

De là, après douze ou treize heures de marche, dans laquelle

on trouve trois Carvanseras, on vient à Karachima [Qaraçaman] bon village dans un profond vallon qui paraît bien cultivé (p.69), etc, etc...

C'est que l'ouvrage, ainsi que l'expose le détail du titre, est un véritable guide de l'Orient; les cinq livres qui composent le texte sont, pour les trois premiers, consacrés aux diverses routes qui mènent de Paris à Ispahan. Détails topographiques, géographiques, historiques (peu d'histoire classique, notre auteur s'intéressant médiocrement à Rome et à la Grèce, mais surtout de l'histoire persane), architecturaux, économiques, gastronomiques... tout cela d'une étonnante variété, le fil conducteur étant la route. C'est au hasard des étapes que Tavernier remarque les anémones de Mésopotamie (p.190), les champs de coton de Chypre (p.219), à trois lieues de Bagdad la tour de Babel «qui ne mérite pas qu'on prenne la peine de l'aller voir» (p.238), la plus belle fille du monde en Syrie (p.324), le dressage des chevaux chez les Tartares Nogais en Comanie (p.382)... Les deux autres livres sont une description de la Perse, plutôt politique et historique dans le cinquième, qui contient également la route d'Ispahan à Hormuz. Moins décousu que dans les trois parties précédentes, le texte regroupe les observations que Tavernier a pu faire au cours des six séjours qu'il effectua à Ispahan, observations dont une partie non négligeable est due au Père Raphaël du Mans qui rédigea un *Estat de la Perse en 1660*, rapport à usage diplomatique non publié². Le père ne se fit sans doute pas prier pour renseigner Tavernier qu'il avait rencontré lors de son troisième voyage en 1644, alors que le capucin faisait son entrée en Orient (p.179) et dont, 20 ans plus tard, il était devenu l'interprète lors de ses transactions avec le shah (p.520)³. Des passages entiers du texte de Tavernier repren-

2. Ce n'est qu'en 1890 que l'orientaliste Ch. Schefer livra au public ce texte initialement destiné à Colbert.

3. Chardin, non sans perfidie, commente ainsi la chose: «M. Tavernier... qui n'a jamais su un mot d'aucune des langues que les Persans parlent; et qui sait au contraire que moi et plusieurs autres gens, qui sommes en Europe, lui avons servi d'interprètes en Orient, la dernière

ment la structure de celui du Père Raphaël, surtout dans tout ce qui concerne l'administration persane—que notre homme, tout occupé de turquoises et de diamants, n'avait sûrement pas eu le temps d'étudier.

Quoi qu'il en soit, et tel qu'il se présente, l'ouvrage de Tavernier est une mine de détails curieux, de renseignements inédits, de considérations neuves sur ce pays peu connu, la Perse, dont les contours se dessinent avec netteté au fil des chapitres; les longues routes caravanières qui s'étirent sur les 400 premières pages, avec les mésaventures inhérentes à ce genre de voyages, préparent le lecteur à la surprise de découvrir une terre fertile, heureuse et civilisée... malgré ses croyances. En effet, et c'est ce qui fera l'objet de notre étude⁴, l'appartenance religieuse justifie une méfiance, une réticence toute héritée du Moyen Age et des croisades, mais aussi des conquêtes foudroyantes des Ottomans aux XVe et XVIe siècles, conquêtes dont le moins que l'on puisse en dire est qu'elles avaient mis à mal les certitudes européennes et chrétiennes. Dans cette perspective, le voyage en Perse se présente, avant toutes choses, comme une incursion dans une contrée infidèle. Toutefois, le fait que Tavernier soit protestant et les Persans chi'ites contribue singulièrement à arrondir les angles...

1. Les couleurs de l'islam

Il y a tant de gens qui ont écrit de la loi de Mahomet, qu'il n'est pas nécessaire de rabattre ici cette matière (p.472).

Et voilà les limites posées: Tavernier n'est pas un théologien, il s'en faut, et ne se soucie aucunement de consacrer des pages et des pages à la description de l'islam en tant que dogme; il suffira au lecteur d'aller se reporter aux textes des prédécesseurs, abandonnant momentanément un récit dont

← fois qu'il y fut» (*Voyages*, éd. Langlès, Paris, 1811, t. VIII, p.295).

4. Précisons que le travail présenté ici relève de l'imagologie, et ne rapporte donc que l'image que les voyageurs du XVII^e s. représentaient de la Perse.

la préoccupation essentielle est l'originalité. C'est au nom de cette préoccupation que Tavernier se contente, dans le chapitre 7 du livre IV consacré à la religion des Persans (pp. 472-480), de relever les différences d'avec la religion des Turcs et de signaler les rites les plus marquants du chi'isme⁵. Si nous voulons relever les passages qui traitent expressément de l'islam, nous constatons qu'outre ce chapitre, il n'y en a qu'un autre, le chapitre 11 du livre V, et dans lequel il est parlé des «gens de loy» (pp.663-670), mollahs et autres *kadis*. Tout à la fin du livre, au chapitre de la mort, une page décrit succinctement le paradis chi'ite, autre poncif du genre, en ce qu'il peut avoir d'original par rapport à celui des sunnites. L'ensemble est loin de couvrir les particularités de la religion, et Tavernier en vient ainsi à minimiser le dogme, qui n'est plus de la sorte que l'explication des nombreuses scènes colorées qu'il déploie devant son lecteur. Aucune abstraction dans tout cela, l'islam chez Tavernier étant, comme chez tant d'autres, un extérieur, mais un extérieur qui prend de l'intérêt par l'exotisme dont il se pare, détails concrets qui donnent à voir un vécu. Ce n'est pas que les autres textes ignorent ce genre de détails, mais nous sommes ici en Perse, *terra quasi incognita* qui est en quelque sorte l'Orient de l'Orient: tout y est à un degré plus extrême et les images qu'anime Tavernier sont d'une richesse de coloris qui éteint singulièrement les pâles descriptions des ouvrages similaires. Comment s'articulent ces images autour de la religion musulmane, c'est ce que nous allons étudier.

Puisque l'accent est mis par Tavernier sur ce qui différencie

5. Les Zoroastriens, ou Guèbres, ou Gaures, suscitent tout autant de curiosité que les Persans, et pas un récit un peu conséquent qui n'y fasse allusion; Tavernier en fait l'objet du chapitre suivant celui que nous étudions, et il ne peut faire plus, les *Zardushti* se montrant très circonspects devant les étrangers. Par contre, il est une religion qui s'offre en Perse aux chrétiens, aisément déchiffrable quoique marquée du sceau de l'inconnu, c'est le christianisme arménien: cinq chapitres chez Tavernier (alors qu'il n'est pas venu pour les convertir!), c'est dire que notre auteur y voit matière à intéresser ses lecteurs.

la religion des Persans de celle des Turcs, il lui faut d'emblée donner une explication, toute historique d'ailleurs, puisqu'elle ne touche qu'à la succession des imâms, non reconnue par les sunnites (p.473). Après avoir donné la liste des douze imâms, Tavernier s'empresse de passer au concret et apprend à ses lecteurs le droit pour un converti à l'islam d'hériter de toute sa famille (à l'exclusion de ses frères et sœurs), droit instauré, précise-t-il, par le sixième imâm. Même en Turquie, où il est pourtant fort bien vu qu'un infidèle se fasse musulman, les avantages ne sont pas aussi grands. Serait-ce que les Persans ne sont pas tolérants? Que non point, ils sont simplement «fort superstitieux sur le fait de toucher quelque chose d'immonde» (p.665). Les chrétiens étant immondissimes, il y a tout intérêt à ce qu'ils se fassent musulmans, afin que l'on puisse approcher ceux dont l'activité est d'une quelconque utilité (négociants comme les Arméniens, médecins, savants ou techniciens comme certains Européens). C'est là que Tavernier salue le génie politique des Persans «... les esprits les plus raffinés et les plus grands politiques de toute l'Asie» (p.210): convertir non par la force, ni par la persuasion, mais par l'intérêt. Et tandis qu'ils y gagnent en prestige dans le portrait que trace notre négociant, l'islam se retrouve par contre subrepticement dépouillé des valeurs religieuses qui pourraient amener à la conversion spontanée. Subrepticement, car Tavernier néglige de formuler clairement cette conclusion qui allait de soi pour tout lecteur français de l'époque.

Ainsi en va-t-il de la croyance chi'ite en la parousie du XIIe imâm, le Seigneur du Temps [*Sâhib-e Zamân*]. Tavernier ne s'étend pas sur les complications théologiques d'une telle croyance, ne perd pas de temps non plus à la juger, mais rien ne saurait être plus précis, plus évocateur que ce qu'il raconte des écuries toujours prêtes et des maisons tout équipées que les Persans lèguent au Mahdi pour son retour:

Tout cela demeure inutile, personne ne pouvant se servir de ce qui lui a été légué. Et ainsi on entretient les chevaux des rentes qu'on lui a laissées par testament, et on tient fermées les maisons

qui lui ont été données (p.474).

Saisissante vision que celle de ces demeures et de ces montures apprêtées pour un revenant, témoins de la foi des Persans. D'aucuns parleraient de superstition, Tavernier se contente de rapporter le fait, sans commentaires. Toutefois, un lecteur averti ne peut manquer de remarquer que ce passage, inséré dans la liste des douze imâms, suit presque immédiatement celui où Tavernier parle des droits d'héritage des nouveaux convertis: dans les deux cas, il s'agit de montrer concrètement les conséquences du chi'isme, sans s'égarer dans de fumeuses considérations dogmatiques. Or, il est à noter que Tavernier a privilégié des faits qui ressortissent au domaine de l'argent, de la propriété. Point de vue de bourgeois, de commerçant n'en doutons pas, qui mesure la foi à son prix: bien faible chez les convertis qui vendent leur religion contre un droit d'héritage; bien vive chez les musulmans chi'ites qui abandonnent leur fortune au Mahdi, à leur mort, certes, mais c'est aux dépens de leur propre descendance que s'effectue le geste de dépossession. L'islam apparaît lié aux biens temporels, mais de manière véritablement ambiguë, puisque le rapport présente une double face, négative et positive à la fois... Serait-ce la Perse elle-même qui est à l'origine de cette équivoque?

Revenons à la description du chi'isme que donne Tavernier; nous y trouvons, juste après les précédentes considérations, la relation de "la grande solennité des Persiens, qui est la fête célèbre de Hocen [sic] et de Hussein fils d'Ali" (p.474), c'est à dire de l'*Ashurâ*. Il s'agit là de l'un des clous du spectacle iranien, et ces cérémonies de deuil ne passent jamais inaperçues, soulevant l'horreur de la plupart des voyageurs⁶. Loin d'une réprobation, Tavernier se montre au contraire très

6. Cf. Raphaël du Mans, *op.cit.*, p.54-55; Oléarius, *Voyage dans la Tartarie et la Moscovie*, Leide, P. Vander, 1719, p.622 sqq.; Gabriel de Chinon, *Relation Nouvelle du Levant*, Paris, 1671, pp.103-104; J. Thévenot, *Suite du voyage au Levant, dans lequel il est traité de la Perse*, Paris, C. Angot, 1674, p.213.

intéressé par les processions, sur les rites desquelles il s'étend pendant six pages: c'est qu'il offre à son lecteur la cérémonie telle que lui, Tavernier, a pu y assister à Ispahan, invité par le shah (est-il meilleure preuve du bel air de notre baron?) le 3 juillet 1667. Vérité du détail, grandeur et magnificence de la procession: c'est du jamais lu que l'on est invité à lire. Après avoir montré comment le vulgaire prend le deuil:

... les plus zélés dans la loi se noircissent tout le corps et le visage [...] en faisant mille contorsions de corps et de visage, & criant incessamment, Hussein, Hocen, Hussein, Hocen, ce qu'ils font avec tant de force que l'écume leur sort par la bouche (pp.474-5).

Il passe au spectacle royal, qui frappe par la multitude des images. C'est que le roi est ici présent, spectateur privilégié et garant d'une certaine exacerbation des caractéristiques naturelles du spectacle. Plusieurs éléments sont à relever, car ils contribuent à créer une atmosphère tout asiatique. C'est ainsi que la procession débute par la présentation des têtes tranchées de quelques Uzbeks, présentation que le roi récompense par des dons en argent. Le ton est donné: mort et cruauté (même si dans le cas présent il s'agit d'ennemis) se doivent d'être au rendez-vous lorsque le roi assiste à une cérémonie. Le populaire, s'il en vient aux mains sous les yeux du roi, se fera gloire d'une mort qui, le jour de l'*Ashurâ* et en une présence si auguste, mènera tout droit au paradis: sacralisation de la mort ... Cette cruauté réapparaît ensuite, un peu plus tard, et précisément dans le déroulement des processions populaires, loin cette fois du regard royal qui semble avoir porté à distance:

Quand deux compagnies se rencontrent, soit pour avoir la main, soit pour passer devant, on les voit se battre et s'assommer (p.479).

Un autre élément important est le luxe, bien qu'inattendu dans l'expression solennelle d'un deuil. Il se manifeste dans la richesse des brocarts recouvrant les bières promenées pendant la procession, des housses de brocart d'or dont sont parés les

éléphants défilant devant le roi, du velours noir qui habille la chaire du mollah.

Les couleurs fortes du tableau sont donc celles du sang, de l'or et du deuil, répandues en des pages consacrées, *a priori*, à la seule religion. Ces couleurs sont-elles pour Tavernier celles de l'islam chi'ite, ou ne doivent-elles pas leur éclat à la seule présence royale? La puissance de cette présence, en ce qu'elle avive les teintes et donne force de passion aux moindres sentiments, devra être analysée pour donner tout son sens à l'image véhiculée par le texte de Tavernier.

Pour l'instant, contentons-nous de relever que la description de l'*Ashurâ* ne saurait être complète sans présences féminines, présences qui sont très éloignées d'encourager à la dévotion. Tout au contraire, les femmes sont ici éléments de trouble, symboles de sensualité et non de chasteté. Tavernier le dit, et d'autres le répèteront après lui:

Il n'y a pas de jour en toute l'année où les femmes aient occasion plus favorable de donner rendez-vous à leurs galants (p.475).

Cela pour le peuple. Quant au roi, ce n'est pas de son *haram* qu'il se fait accompagner, car ces dames ne sortent sous aucun prétexte, mais d'un essaim de courtisanes, qui tentent de noyer leurs péchés sous un flot de larmes abondantes. Hypocrisie, manque de vertu... la femme que détermine le contexte religieux porte le poids de défauts que le lecteur est fondé à croire comme tout musulman.

La description de l'islam que donne Tavernier dans ce chapitre se clôt ainsi: «Et voilà... ce qu'en général on peut dire de la secte de Ali» (p.480). Serait-ce qu'il n'y a plus rien à en dire? Tavernier ne trompe guère son lecteur, ayant réuni là en un faisceau les traits marquants de l'islam chi'ite aux yeux des étrangers de l'époque. Toutefois, d'autres passages dans le texte ont trait à la religion, et nous aurions tort de les ignorer.

Tout d'abord, le chapitre 11 du livre V, déjà mentionné, qui s'arrête aux personnes "du second ordre, qui comprend

les gens de la loi et les gens de justice, et en général les gens de plume” (p.663). C’est une fois de plus à travers des gestes et des actes que Tavernier transmet ce qu’il sait de l’islam. Il met en scène les savants, qui sont en fait les mollahs, et passe de la sorte avec aisance de la science religieuse à la science profane (les gens de justice constituant une catégorie à part). Ces savants, *sedre* [*sadr*], *scheik el selam* [*shaykh al-islam*] ou *imam* [*imâm*], sont occupés à des fonctions toutes religieuses de par leur savoir, qu’ils soient chargés de gérer les biens de main-morte et/ou le patrimoine des fondations pieuses, de prendre des décisions juridiques en rapport avec la loi religieuse, ou simplement de diriger la prière du vendredi (p.664). Mais il nous est aisé de constater que ces fonctions spirituelles glissent facilement vers le temporel, et Tavernier lui-même en fait la remarque en tête de chapitre:

... les dignités de l’Eglise n’empêchent pas en Perse comme en Turquie qu’on ne passe aux dignités de l’Etat (p.663).

C’est finalement la science religieuse qui détermine l’accès au politique, législatif ou exécutif. L’exercice de ce pouvoir est réel, patent, tandis que la “sainteté” qui lui sert de caution paraît davantage ressortir au domaine de l’hypocrisie. Tavernier nous montre en effet ces mollahs sous un angle qui fait irrésistiblement penser au ton employé par le Père Raphaël:

Leur démarche est grave et leur entretien fort sérieux, et tout cela n’est que pure hypocrisie (p.664).

A les voir accomplir leur prière—et c’est l’occasion pour Tavernier de consacrer une demi-page à ce poncif dont ne saurait se passer une relation digne de ce nom—nous retournons dans des clichés qui nous sont familiers, ceux de l’ostentation, du mensonge. Ces religieux, écrit notre auteur, ne prient que devant une assemblée, afin d’impressionner favorablement la compagnie, et s’assurent à chacun de leurs gestes que l’on suit attentivement leurs dévotions (pp.664-5). (Ce trait est, n’en doutons pas, emprunté à Raphaël du Mans, chez qui nous le trouvons presque mot pour mot, à la page 68 de son ouvrage).

Tavernier note aussi leur répugnance au contact des chrétiens (p.665), en donnant des exemples à l'appui: sujet là encore inévitable, car il n'est pas de chrétien qui ne se sente blessé par le mépris où le tiennent les musulmans. Impur à l'égal du porc, du chien, des excréments et du cadavre, le chrétien inspire une horreur physique qui se manifeste par le rejet de contact avec lui, et la nécessité d'une ablution générale au cas où l'interdit aurait été transgressé accidentellement⁷. Tavernier y voit superstition, illogisme, et relate avec un malin plaisir le cas de cet habitant de Shiraz qui préféra «laisser sa jambe sans remède, que de souffrir qu'un chirurgien [français] y touchât pour la guérir» (p.665).

Superstition et hypocrisie sont donc les défauts dont Tavernier stigmatise les docteurs de la loi: la science religieuse en sort bien amoindrie, ayant de tels représentants pour la professer, et il semble bien que l'exercice du pouvoir temporel soit le seul intérêt qui oriente l'acquisition du savoir religieux, ainsi dépossédé de toute raison et de toute foi. Toutefois, il est indispensable d'inscrire ce jugement dans le cadre de la religion même que professe Tavernier: protestant, et *ipso facto* hostile à toute hiérarchie religieuse, il hésite d'autant moins à condamner le clergé de la Perse qu'il y voit la réplique de celui qu'il abhorre. Rappelons que de tels propos pouvaient soulever l'ire de l'Eglise, et que l'édition d'Amsterdam des *Voyages* de Chardin, en 1711, sera expurgée de certains passages sulfureux du même ordre (alors même que la publication s'effectuait aux Provinces Unies) qui ne seront rétablis que dans l'édition de 1735.

Par contre, notre auteur se montre beaucoup moins dur lorsqu'il passe à la science profane, qui soulève réellement son admiration. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'admirer sans discernement: Tavernier ne perd jamais son quant-à-soi et, même

7. Notons, au passage, que l'usage des bains paraît aussi pour Tavernier relever de la pure superstition, puisqu'il le met en rapport avec les ablutions précédant la prière et ne voit, dans les uns comme dans les autres, qu'un moyen pour se salir davantage et «attraper quelque vilain mal ... sans s'être jamais abandonné à aucune impureté».

s'il lui arrive de reconnaître les vertus de l'autre, il en rabat toujours un peu pour ne pas se laisser dépasser. C'est ainsi que la science profane des Persans lui inspire cette réflexion, qui vient au début du passage consacré aux livres:

Si, avec l'assiduité que les Persans apportent à l'étude, leur grande sobriété et leur esprit naturellement subtil et amateur de science, ils avaient notre méthode & d'enseigner & d'étudier, avec la facile communication des livres comme en notre Europe, il n'y a point de doute qu'il se rendraient fort savants (p.666).

Importance du conditionnel dans cette phrase, qui rend hommage aux qualités intellectuelles des Persans tout en y apportant une restriction de taille: l'absence de méthode. Un manque de rationalité, en somme, dans le processus d'enseignement où Tavernier déplore la nécessité pour l'étudiant de savoir «parler de tout» (*ibid.*). Nous ne sommes plus au Moyen Age, et notre homme du XVIIe en appelle déjà à la spécialisation comme forme la plus élaborée de la connaissance, où l'esprit «n'embrasse qu'une seule chose à la fois pour s'y rendre parfait» (*ibid.*). Les Persans, à l'écart de la route droite de la Méthode, semblent ainsi écartés à tout jamais de la perfection, pour laquelle, néanmoins, ils auraient eu des dispositions: il n'est que de voir les livres qu'ils connaissent, les sciences auxquelles ils s'adonnent (théologie, logique, physique, mathématiques) «où ils veulent savoir le fond des choses autant qu'il se peut» (*ibid.*), les auteurs auxquels ils se réfèrent: Tavernier note que la science grecque est en honneur parmi eux, et point de doute que cette reconnaissance des classiques de l'Occident ne contribue au satisfecit qu'il décerne aux Persans. En un mot comme en cent: des connaissances, pourraient mieux faire. . .

Ce «pourraient mieux faire» apparaît encore dans l'ultime image que Tavernier laisse emporter à son lecteur: celle du paradis. A l'occasion de la description de l'enterrement des chi'ites (pp.721-24), Tavernier évoque l'au-delà des Persans, dans un parallèle avec celui des Turcs. Ressemblances dans la croyance en l'arrivée de deux anges, juste après la mort,

qui viennent demander au défunt compte de sa foi (p.723); différences dans le rôle dévolu au *Sahib-e zaman*, dont la réapparition annoncera le jugement dernier, dans la présence du Polserat [Pol-e serât], «pont... plus tranchant que le fil d'un couteau» (*ibid.*), sur lequel il faudra passer pour arriver au paradis⁸. Quant aux jouissances du paradis, Tavernier se montre extrêmement sobre sur le sujet (nous avons vu que la religion n'est pas son fait), évoquant simplement «... la grande kausser [*Kawtar*] qui est une fontaine où leur prophète avec une grande cuillère leur donnera de cette eau à boire» (p.724), les houris, les «mets délicieux» et «la sueur qui sentira bon» par laquelle s'envoleront les impuretés. Ce qu'il y a de particulier—et c'est là que nous sentons que les Persans de Tavernier sont capables d'un degré d'abstraction supérieur à celui que l'on suppose aux Turcs—c'est qu'une autre interprétation de ce paradis est proposée, infiniment plus spirituelle:

D'autres plus intelligents & plus détachés de la matière, disent qu'il faut interpréter toutes ces choses grossières & proportionnées aux esprits vulgaires, & croire que la béatitude ne consiste que dans la connaissance parfaite des sciences; & pour ce qui est des sens, ils auront leur satisfaction conforme à leur qualité (p.724).

Cette subtilité d'esprit, cet amour des sciences que l'on reconnaît aux Persans se manifeste donc, chez les meilleurs d'entre eux, dans l'image même qu'ils se font du paradis, image qui n'est certes pas celle du christianisme, mais qui, par certains côtés s'en approche: cette pure volupté de la connaissance que Dieu procurera à ses élus n'est-elle pas le signe indubitable que les esprits capables de la concevoir ne sont pas si éloignés de la vraie foi? Encore plus si l'on relève que les souffrances qu'endurent les âmes mauvaises avant la

8. En fait, ce pont existe aussi dans la tradition sunnite, mais Tavernier semble l'ignorer, tout comme il ne songe pas (mais comment lui en faire grief, à lui qui n'était point clerc?) que ce pont est bien le même que celui que la tradition apocalyptique des premiers temps du christianisme jetait par dessus le fleuve de l'enfer (Cf. *Apocalypse* d'Esdras, *Apocalypse* de Paul...).

résurrection sont celles «du regret de n'avoir pas acquis les sciences & autres perfections de l'âme» (p.723). Tavernier se borne à enregistrer le fait, évitant une fois de plus de se dérouter dans trop d'abstraction. Il est néanmoins certain qu'il faut porter la constatation à l'actif des Persans, dont l'esprit délié a su infléchir la sensualité que la tradition impute à la religion musulmane.

Il nous faut enfin nous arrêter à ce qui est la manifestation la plus concrète, la plus voyante et la plus colorée de l'islam: la mosquée. C'est à dessein que nous n'en avons pas parlé plus tôt, car il nous a semblé utile de cerner, en premier lieu, le discours que Tavernier tenait directement sur la religion, avant d'en venir à ce qui apparaît de manière beaucoup plus décousue au fil de son récit. On peut penser en effet que, puisque Tavernier privilégie souvent le sensible dans son appréhension du spirituel, et que par ailleurs le chi'isme semble bénéficier à ses yeux d'un petit "plus" par rapport au sunnisme, les croquis qu'il nous dresse des monuments sacrés de la Perse doivent être d'une richesse de coloris inédite jusqu'alors. C'est bien ainsi qu'il en va, et ce que nous lisons des grands sanctuaires chi'ites ou des mosquées safavides vient corroborer le jugement que nous portions au début de ce travail, à savoir que la Perse est l'Orient de l'Orient. Tout y est plus beau, plus grand, plus étincelant. Certes, il est à Istanbul les quatre minarets de la Suleymanye, qui éclipsent toutes les mosquées du Levant, mais aucun voyageur n'en donne de description aussi enthousiaste que Tavernier ne le fait des édifices persans.

Ce n'est pourtant pas que les lieux sacrés lui inspirent un respect particulier, car nous le voyons passer sa curiosité en Irak près de l'ancienne Ninive, dans le tombeau (ou prétendu tel) du prophète Jonas où, en 1645, il pénètre «secrètement, par une faveur particulière et en donnant de l'argent»... en compagnie du Père Raphaël du Mans qui est alors son compagnon de voyage: l'interdiction faite aux chrétiens de visiter le sanctuaire lui paraît tout juste bonne à être enfreinte, de

même que les autres interdits de l'islam. Une scène très amusante nous le montre en Turquie, près d'Ephèse, s'installant avec ses compagnons sur le perron d'une mosquée pour y déjeuner à la fraîche. C'est le Ramadan, toute la région jeûne... et nos hommes débouchent gaillardement un flacon de vin! Ils n'en ont pas avalé la première gorgée que déboulent les janissaires prévenus par un fidèle scandalisé. Une discussion peu amène s'engage, la milice insultant ces «chiens de chrétiens» coupables d'une triple profanation. Il va de soi que tout se règle avec un peu d'astuce et un bakhchich judicieusement distribué, et l'aventure se termine sur un café que le *kadi* offre dans la soirée à la compagnie! (pp.91-3).

C'est donc en visiteur prévenu que Tavernier aborde les mosquées de Perse, et sans être le moins du monde impressionné par le "mystère" des lieux. Son appréciation n'en a que plus de poids, car il dispose de points de comparaison. Or, disons-le tout net: les sanctuaires de Perse sont "superbes". Tavernier en donne des descriptions extrêmement détaillées, portant tout à la fois sur l'architecture et sur la décoration: grande mosquée de Tauris (pp.57-8), tombeau de l'ancêtre des Safavides, Shaykh Sefi, à la mosquée d'Ardabil (p.66), tombeau de Masumeh à Qom (pp.75-6)⁹. A Tabriz, sur deux pages il relève les particularités de ce «bâtiment de très belle structure», au grand dôme «soutenu par des piliers au pied de marbre blanc», orné de briques vernissées, de lettres d'or et d'azur, et dont la porte est taillée dans

9. Curieusement, les mosquées d'Ispahan ne suscitent aucun enthousiasme chez Tavernier: il en parle très succinctement, au cours d'une description dégoutée de la capitale safavide (pp.433-451). Il semble qu'outre des motifs d'ordre peut-être personnel, ce soit une volonté de se démarquer de Chardin et de Thévenot qui ait poussé notre auteur à décrier à ce point Ispahan où, à l'entendre, rien ne vaut le voyage: n'oublions pas que l'originalité est une des règles d'or de son récit. Par ailleurs, il ne faut pas négliger le fait qu'il a horreur de se laisser impressionner, minimisant toujours ce par quoi il pourrait se laisser dépasser, lui et la culture qu'il représente. Or, Ispahan au XVIIe s. présente une architecture véritablement écrasante, avec laquelle rien en France ne pouvait rivaliser.

une pierre blanche et transparente. A Ardabil, il est frappé par l'or et l'argent répandus à profusion, les riches étoffes, les brocarts de soie, la marquetterie «de bois exquis», les lames d'argent qui recouvrent la porte du sanctuaire, les murs revêtus de "peintures à la moresque" d'or et d'azur. A Qom enfin, le tombeau de la sœur du huitième imâm est clos de grilles d'argent, illuminé de lampes d'or et d'argent, émaillé de diverses couleurs: «... tout cela ensemble ne peut produire qu'un très bel effet». Le point de vue du joaillier Tavernier est ici celui de l'amateur d'art dont l'œil est sensible aux formes et aux couleurs, d'un commerçant que l'or impressionne, d'un bourgeois que le luxe éblouit, pour peu qu'il soit répandu à bon escient¹⁰. La mosquée, le lieu de culte, se vide singulièrement de sa transcendance sous la plume de Tavernier, pour y gagner le statut de monument, d'œuvre d'art en somme: nous sommes bien dans la note générale de l'ouvrage, qui conduit le lecteur vers ce que la Perse a de plus remarquable. Qu'il s'agisse ici d'édifices religieux n'infère nulle conclusion sur la valeur de la foi capable de susciter de tels monuments, mais montre l'ultime déploiement du luxe oriental, éblouissante et vertigineuse parure de la religion.

Ainsi l'islam chi'ite se manifeste dans l'extériorité au fil des *Six Voyages...*, succession d'images enlevées d'un trait vigoureux, cautionnées par les spécificités que l'on reconnaît à la Perse. Or, l'une des particularités de la Perse, que nous avons à peine entrevue jusqu'ici, est d'imbriquer étroitement le politique et le religieux. Ce qui était l'apanage des "moulhas" sera, au degré suprême, celui du souverain, et les données réunies dans un cadre défini comme religieux ne manqueront pas de réapparaître dans le domaine du politique.

2. L'œil du dieu

La dynastie qui règne en Perse au XVIIe s. se veut en prise directe avec l'islam, et plus particulièrement avec le chi'isme.

10. Tavernier fustige en effet les goûts dispendieux des Persans, dans leur vêtue comme dans leurs habitations.

Tavernier n'ignore rien de l'ascendance imâmite qui fait remonter la famille du souverain au prophète, dont les imâms sont descendants en droite ligne. Il explique tout cela dans un chapitre consacré à la «Généalogie des rois de Perse de cette dernière race» (pp.567-586). Ce que nous en retiendrons, c'est la mention expresse de l'origine religieuse de la race des "sophis":

... Un sheikh nommé Aidar [sic] qui était en grande réputation de sainteté... le premier en dignité de la loi, ce qui lui donnait tout ensemble beaucoup d'autorité et de créance parmi le peuple... comme il prétendait descendre en droite ligne de Mahomet (p.577).

Le roi son fils est aussi le chef de «ceux qui ne reç[oi]vent point l'Alcoran que suivant l'interprétation d'Ali gendre de Mahomet... auteur d'une nouvelle secte dans la doctrine du mahométisme» (p.568). Descendant de 'Ali, fondé à interpréter le Coran, il détient un pouvoir que Tavernier, par une confusion significative, suppose supérieur à celui du prophète même:

Car il faut remarquer que les Persans respectent plus la loi du Prince que la loi de Mahomet [...] Aussi ont-ils comme principe de religion qu'il faut obéir au roi comme à Dieu (p.581).

Et c'est bien véritablement un dieu qu'est le roi de Perse en ses états, tel du moins que nous le dépeint Tavernier. Il est remarquable que, si le dieu des musulmans est relativement peu présent dans ce texte consacré à des voyages en terre d'islam, la personne du shah en constitue le centre, pôle de toutes les références de Tavernier. En trente ou trente cinq ans de fréquentation de la cour safavide, celui-ci a eu l'occasion de rencontrer Shah Safi (m. 1642), Shah 'Abbâs (m. 1666), Shah Solaymân (m. 1694): pourtant, on ne sent guère de différences dans la personnalité des divers souverains et, bien que Tavernier omette rarement de mentionner le nom du roi dont il parle, il ressort de son texte que les "sophis" se ressemblent, leur origine sacrée leur conférant une essence unique qui gomme les particularités du caractère.

Fasciné par le roi, qui l'honore de ses faveurs et de sa compagnie, notre bourgeois protestant, sur qui Louis XIV posera peut-être à peine le regard bien qu'il l'ait annobli, relate sur des pages et des pages les faits et gestes du souverain, ses habitudes, sa manière de gouverner... et bien entendu les entretiens particuliers que lui, Tavernier, a eus avec Sa Majesté (pp. 518-563). Le roi est omniprésent dans le texte, tout comme il est omniprésent dans son royaume. Même lointain, même immature, il oriente la vie de ses sujets, plus et mieux encore que le sultan ottoman. Tavernier l'affirme avec force, presque à la fin de son ouvrage:

Le gouvernement de la Perse est purement despotique, & le roi a droit de vie et de mort sur ses sujets indépendamment d'aucun conseil ou d'autres procédures, accoutumées dans notre Europe. Il peut faire mourir de quelque manière qu'il lui plaît les premiers du royaume, sans que le corps de l'état s'en formalise, ni que l'on ose lui demander raison, & l'on peut dire qu'il **n'y a point de souverain au monde plus absolu que le roi de Perse**¹¹ (pp.643-4).

Obéissant à leur souverain comme à Dieu, les sujets perdent la vie s'ils lui désobéissent, tout comme ils perdent leur âme s'ils enfreignent les commandements divins. Tavernier, tout au long de son récit, nous montre le roi dans l'exercice même de son pouvoir, ordonnant selon son bon plaisir l'exécution de ceux qui ont osé l'offenser. Les exemples sont multiples, tel celui-ci (p.561): un jour que le roi s'enivre avec des courtisans, l'un d'entre eux offense un *Hadjdji*¹² en présence du souverain. «Ce coquin, dit [Sa Majesté] perd le respect et croit qu'il n'est plus mon esclave; qu'on le traîne dehors par les pieds, et qu'on le donne à manger aux chiens». Le courtisan n'est finalement pas mangé, mais exécuté à coups de bâton, car une courtisane a prié pour lui! Autre exemple, inverse du précédent: au cours d'une beuverie, le roi ordonne à trois de ses femmes de s'enivrer. Désireuses d'effectuer le pèlerinage à La Mecque, elles refusent. Le roi insiste, en vain; «Il or-

11. Souligné par nous.

12. Musulman qui a accompli le pèlerinage à La Mecque;

donna qu'on les liât toutes trois, qu'on allumât un grand feu & qu'on les jettât dedans, où elles furent brûlées» (p.581). Ces exemples illustrent l'arbitraire des décisions du roi, qui punit tantôt ceux qui offensent la religion, tantôt ceux qui la respectent. En fait, c'est lui seul qui décide de ce qu'il faut respecter, réunissant en sa personne la loi et le principe de la loi. D'autre part, nous relevons la cruauté des exécutions, cruauté sur laquelle Tavernier s'étend avec complaisance, en accumulant des dizaines d'occurrences dans l'exercice de la justice, même civile; ce n'est pas que le caractère des Persans les prédispose à cela, puisque nous les avons vus honnêtes et civils, mais le souverain imprime sa marque, indélébile, à l'exécutif, qui s'auréole ainsi de toute la terreur qui environne le roi. Si grande est cette terreur, relate Tavernier, que le coupable n'hésite pas à se châtier lui-même pour prévenir les supplices qu'il augure. Ainsi certain seigneur du Gilân qui, après avoir abusé d'un de ses pages, apprend que celui-ci est allé se plaindre au roi. Pressentant le terrible châtement qui l'attend, le gouverneur s'émascule lui-même et part en litière «tout languissant», présenter au roi «sur un plat d'or, des marques indubitables de son repentir et du pardon qu'il lui demandait»; le roi, pour une fois amadoué, pardonne... Nous passons ici à une autre forme du pouvoir royal: maître de la vie, le shah est aussi maître de l'intégrité de ses sujets. Il peut faire émasculer ceux dont la virilité offense son pouvoir (en toute justice, certes, mais le châtement est pour le moins cruel), tout comme il peut faire couper la langue, crever les yeux et, en définitive, trancher la tête¹³.

On coupe la langue à ceux qui furent trop bavards, on tranche la tête à ceux qui ont désobéi (coupables d'avoir eu une pensée autre que celle du roi), mais on crève les yeux à

13. Cf. Alain Grosrichard (*Structure du sérail*, Paris, Seuil, 1979), qui écrit: «Aveugles, muets, nains, bouffons, eunuques, femmes, etc, figurent, en négatif, le corps morcelé du despote. Ils sont l'analyse vivante de son Unité, l'affirmation en acte que lui seul dispose du regard et de la parole, la preuve cosmologique de sa toute puissance et de son unicité» (p.159).

ceux qui menacent le roi dans ce qui est la marque même de son pouvoir: le regard. Aussi respecté que Dieu, le roi détient une prérogative toute divine: il est le Voyant¹⁴. Son premier geste, lorsqu'il prend le pouvoir, est de faire crever les yeux de ses frères, qui sont ensuite gardés dans le harem (p.644). Mieux encore: Shah 'Abbās 1er qui, prenant de l'ombrage de l'"esprit" de son fils aîné, le fit aveugler avant d'ordonner son exécution (pp.569-570). Cette dernière histoire prend tout son sens à la lecture de la suite: le roi conçoit des remords et «chasse celui qui lui avait obéi avec des injures, lui défendant de se montrer jamais en sa présence» (*ibid.*). De la sorte, le roi oubliera son crime, puisqu'il ne *verra* plus l'exécutant, et celui-ci sera puni, puisqu'il ne sera plus *vu* par le roi: condamné à l'inexistence.

Cette force du regard royal apparaît encore dans la vie quotidienne, et Tavernier y est confronté en pratiquant son commerce: il n'est pas question que qui que ce soit, même un khan, jette la vue sur ce qui est destiné au roi «qui se sentirait offensé de ce que l'on ait montré une chose à son esclave avant de la lui faire voir» (p.280), pas plus qu'il n'est possible d'offrir au roi un objet qu'il aurait déjà vu, mais point acheté (*ibid.*): le souverain s'approprie les êtres et les choses par le regard et, jaloux de ses prérogatives, entend rester l'Unique.

C'est donc bien une toute-puissance divine que détient l'œil du roi: principe du regard, seul de sa race à conserver des prunelles intactes, il donne existence à ce qu'il voit en se l'appropriant, la possession royale conférant à celui qui en est marqué un peu de cette intégrité qu'il est seul à détenir en son sérail. Pour preuve de sa toute-puissance, s'il en est besoin, la multiplicité des femmes qui peuplent son harem et qu'il est le seul à voir: la possession ne vient pas ici du jouir, car le roi délaisse bon nombre de ses concubines:

... le roi qui entre à 30 ou 35 ans dans des pensées plus sérieuses pour le bien de ses états, ne voit plus que trois ou quatre

14. *Al-Basir*, un des 99 noms de Dieu.

des plus belles de ses femmes, et il faut que les autres se retirent chacune dans sa chambre" (p.609).

Mais elle vient, véritablement, de l'œil qu'il peut poser sur chacune d'elles, et de la menace de mort qui pèse sur quiconque oserait, même de loin, lui disputer cette prérogative. Tavernier explique ainsi la coutume du courouc [*quruq*] (litt.: chasse gardée), qui consiste à vider de leurs habitants mâles les quartiers ou villages que traversent les femmes du roi quand elles se promènent. Une anecdote bien choisie vient illustrer le récit, celle d'un pauvre paysan qui, étant venu demander justice au roi, eut le malheur de l'approcher alors que ses femmes étaient dans les parages: deux flèches mortelles, tirées de la main même du shah, vinrent punir son imprudence...

Voilà jusqu'où se monte l'excès de la jalousie des rois de Perse (p.598).

Plus jaloux que le Grand Turc, qui punit de mort, certes, tout regard intrus, mais ne va pas jusqu'à exiger l'anéantissement virtuel de tous ses sujets mâles, plus tyrannique aussi, le Grand Sophi se montre de ce fait encore plus oriental que son égal, portant à leur exaspération les traits dominants du despotisme, et cela sous le couvert du prophète dont il se prétend descendant.

Terminons le portrait par un trait que Tavernier relève avec délectation: le goût du luxe, qui s'inscrit également dans un rapport au regard, en ce sens que

... les rois de Perse, qui sont délicats sur cet article, veulent que les choses frappent la vue, ce qu'autrement ils prennent pour du mépris (p.210).

Il s'agit ici des lettres de créance d'un ambassadeur, que le roi n'accepte de voir que si elles sont présentées avec decorum et dans un riche paquet. Tout ce qui environne le souverain doit être éblouissant, participer en quelque sorte de sa nature rayonnante, et, à la lettre, aveugler ses sujets. Tavernier nous laisse une description éblouie de la parade de cérémonie organisée à l'occasion de la réception d'un am-

bassadeur uzbek, parade, à laquelle lui, l'auteur, a été invité à assister, par faveur toute spéciale du roi (pp.527-528): l'impression générale est celle d'un faste écrasant, répandant l'or et les pierres précieuses à profusion (les chevaux boivent dans des auges d'or!). Le shah, rutilant des feux du brocart d'or dont il est couvert et des aigrettes de perles et de diamants qui le coiffent, contemple les ambassadeurs qui prosternés, baissent les yeux devant lui avant d'aller s'asseoir à bonne distance du souverain, respectant le vide dont il est environné: on ne s'approche pas du dieu. . .

Ce bref parcours à travers les *Six Voyages* nous montre donc un Etat singulier, où l'islam décline avec originalité certains traits qui lui sont ailleurs reconnus. Tavernier, en privilégiant le visuel, le concret, brosse un tableau qui joue la transparence et frappe ainsi avec plus de sûreté son lecteur. Plus nuancé sur le chapitre de la religion que nombre d'autres textes de la même veine, et cela en raison même de l'originalité du chi'isme, le récit déplace l'intérêt vers l'axe du politique, qui devient ainsi un élément dominant du paysage musulman.

مرکز تحقیقات کامپیوتر علوم اسلامی